

LA VIE EST BELLE
PRÉSENTE

acid

ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

ALEXANDRA
STEWART

ANDY
GILLET

La Duchesse de Varsovie

UN FILM DE
JOSEPH MORDER

LA VIE EST BELLE présente "LA DUCHESSE DE VARSOVIE" UN FILM DE JOSEPH MORDER avec ALEXANDRA STEWART ANDY GILLET PRODUIT PAR CELINE MAUGIS SCÉNARIO JOSEPH MORDER RÉALISÉ PAR HAROLD MANNING MONTAGE ISABELLE RATHÉRY SON MATTHIEU VICOURDOUX LAURENCE DHAUVON MATTHIEU DENIAU MUSIQUE ORIGINAL JACQUES DAVIDOVICI PHOTOGRAFIE BRUNO BÉGINNÉ RÉGION ÎLE-DE-FRANCE FONDATION PIERRE BERGÉ VIVIS SAINT LAURENT FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH MANON 3 - CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE DÉVELOPPÉ GRÂCE À BACKUP MEDIA - PROCIREP ANGOA AGICOA VENTES INTERNATIONALES CARAVAN PASS DISTRIBUTION EPICENTRE FILMS

Les inRockuptibles Judaïcine.fr FSJU L'Histoire FIGARO SCOPE acid ASSOCIATION DU CINEMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

AVEC LE SOUTIEN DE LA CCAS

LA DUCHESSE DE VARSOVIE

FILM DE **JOSEPH MORDER**

FRANCE / 2014 / TH26
SORTIE LE 25 FÉVRIER 2015

Valentin est un jeune peintre qui vit dans le monde imaginaire de ses tableaux.

Lorsqu'il retrouve sa grand-mère Nina, une émigrée juive polonaise dont il se sent très proche, il lui confie son manque d'inspiration et sa solitude.

Au fil de ces quelques jours passés ensemble dans un Paris rêvé, Valentin exprime de plus en plus le besoin de connaître le passé que Nina a toujours cherché à dissimuler...



LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation : Joseph Morder

Dialogues : Harold Manning

Image : Benjamin Chartier

Son : Mathieu Vigouroux, Laurence Ohayon, Matthieu Deniau

Décors : Chloé Cambournac

Peintre : Juliette Schwartz

Montage : Isabelle Rathery

Musique : Jacques Davidovici

INTERPRÉTATION

Alexandra Stewart (Nina) – Andy Gillet (Valentin)

PRODUCTION

LA VIE EST BELLE

Céline Maugis

DISTRIBUTION

ÉPICENTRE FILMS

www.epicentrefilms.com

CELUI QUI FAIT

JOSEPH MORDER
CINÉASTE

Comment est né ce projet hors du commun ?

Alors que je venais de faire un documentaire sur ma mère, *La Reine de Trinidad*, et de tourner *Mes sept mères*, dont le point central était la déportation, je me suis demandé comment je pouvais traiter du même sujet sous forme d'une fiction, sans être dans la reconstitution. Car je me revendique plutôt de l'école de Claude Lanzmann qui estime qu'on ne peut pas représenter la Shoah, qui est du domaine de l'indicible : pour moi, le visage des témoins - ou de leurs interprètes - est un «paysage» qui raconte l'histoire qu'ils ont traversée. Comment pourra-t-on évoquer la Shoah lorsque tous les témoins auront disparu ? C'est une question fondamentale pour moi.

Dans le même temps, j'avais très envie de situer le film dans un Paris fantasmé, qui s'inspirait de *Gigi* de Vincente Minnelli et qui correspondait au Paris rêvé que je voyais, enfant, dans les comédies musicales hollywoodiennes, à l'époque où je vivais en Equateur.

Comment avez-vous eu l'idée du dispositif ?

À l'origine, je comptais tourner dans des décors réels retravaillés, un peu comme dans un film de Jacques Demy. Mais au fond de moi, il y avait depuis longtemps l'envie de réaliser un film en décors de toiles peintes. J'avais déjà tourné un film en Super 8 au début des années 80, en m'inspirant de photos de plateau : il s'agissait de plans très stylisés de stars avec des jeux d'ombres portées. Finalement, ce sont les contraintes économiques liées au financement du film qui m'ont fait renouer avec ce vieux rêve et l'idée de tourner en studio, de manière artisanale. J'ai alors repris cette idée des toiles peintes et puisé dans les versions successives du scénario les éléments qui me semblaient les plus efficaces et pertinents : notamment de me limiter à deux protagonistes incarnés par des comédiens en chair et en os, tandis que les autres personnages étaient réduits à du carton-pâte. Sauf - car j'aime les exceptions - les deux personnages en noir et blanc du film muet que regardent Nina et Valentin. Grâce aux décors, mon rêve hollywoodien prenait enfin vie.

Quelle importance accordez-vous à ce film dans votre parcours de cinéaste / filmeur ?

La Duchesse de Varsovie contient pour moi toutes les expériences de cinéma (tographie) que j'ai vécues jusqu'à présent. Je tiens un journal filmé depuis que j'ai commencé à tourner en 1967 : j'ai fait des documentaires, des archives, des fictions, toutes sortes de films dans des formats divers (Super 8, 16mm, 35mm, vidéo, numérique etc.) En réalité, ce film contient, à mon sens, la somme de ce que j'ai essayé de faire depuis le début. Mon ambition a été de retrouver ce frisson d'enfant : ce moment de plaisir infini où je me disais que le cinéma était ce qui rendait ma vie encore plus belle. Que c'était ma vie. Par un miracle extraordinaire, il l'est toujours. C'est ce bonheur-là que j'aimerais faire partager aux spectateurs.

Entretien avec Joseph Morder - Extrait



CELUI QUI REGARDE

CLAUDE DUTY
CINÉASTE ACID

Ébouriffé et simpliste, chaleureux et glacé, ce film ovni est la somme de toute l'œuvre d'un cinéaste atypique, trop méconnu : Joseph Morder. On y retrouve intact son goût pour le romanesque hollywoodien, son talent de conteur de sagas traversant frontières et générations, son sens de l'image entre kitch baroque et classicisme empesé et bien sûr et surtout son immense amour du cinéma. Ses clins d'œil au 7ème art sont multiples, Georges Méliès, Douglas Sirk, Jacques Demy ou Vincente Minnelli ne sont jamais bien loin. Point culminant de ces références, cette projection, à effet miroir, d'un film muet dont les deux actrices sont les seules réelles partenaires de Nina/Alexandra Stewart et Valentin/Andy Gillet. Autant de grands écarts cinématographiques qui loin de déstabiliser son film lui donnent paradoxalement un souffle calme et tranquille. Un souffle qui nous entraîne doucement entre rêve et poésie. La duchesse de Varsovie peut alors prendre son envol vers d'autres sagas romanesques en laissant derrière elle son lourd et déchirant secret, un petit-fils réconcilié avec la vie et des spectateurs sous le charme d'un cinéma redécouvert !

CELLE QUI MONTRE

BUNY GALLORINI
L'ABC, TOULOUSE

À la question de savoir quelle est la juste distance pour dire la guerre, l'horreur, la Shoah, les cinéastes ont tenté de répondre de multiples manières : de la rigueur des entretiens au long cours de Claude Lanzmann au rire de Chaplin ou Benigni, en passant par l'animation d'Ari Folman. Joseph Morder a choisi les toiles peintes et les protagonistes de carton-pâte.

Dès la première séquence, voici le spectateur transporté dans un Paris enchanté, irréel. Deux êtres de chair badinent, sourient, et s'ils sont mélancoliques, c'est sur un arrière-fond coloré et une bande son joyeusement citadine. Le monde réel existe si peu que le spectateur se sent hors du temps, hors du quotidien.

Lorsqu'apparaît le cahier sur la table, vrai cahier des Mémoires de la mère de Joseph Morder, il se charge de tout le poids de la réalité. L'horreur existe, elle peut même être racontée par une survivante. La dignité magnifique d'Alexandra Stewart emplît alors tout l'écran. Plus besoin de décors, d'illusions poétiques, la parole seule suffit. Le film est là, déjà terminé, quand commence pour le spectateur la sensation qu'il n'en aura jamais fini de cette indicible parole.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Un hommage au cinéma

Cinéaste habitué aux décors naturels, Joseph Morder a trouvé une grande liberté en studio et l'opportunité de rendre hommage au cinéma qu'il aime. Un cinéma artisanal, celui des origines, de Méliès aux Frères Lumière : comme chez Méliès, ses personnages déambulent devant des toiles peintes grandeur nature (8m de long et 4 m de hauteur). Conçues à partir de photomontages réalisés par la chef décoratrice Chloé Cambournac d'après les indications artistiques de Joseph Morder, et peintes par l'artiste Juliette Schwartz, ces toiles font également honneur au cinéma enchanteur du Music Hall, celui de Vincente Minnelli notamment : certaines d'entre elles sont directement inspirées du ballet final d'*Un Américain à Paris*.

Comment évoquer l'indicible ?

Par un prodigieux paradoxe, c'est en ayant recours à l'artifice au sens le plus plein que le cinéaste parvient à nous rendre perceptible la réalité de l'histoire de cette femme qui a vécu la déportation. Les toiles peintes vibrent de l'imaginaire des deux protagonistes, elles sont en quelque sorte la projection de leur espace mental. Elles suivent les inflexions de leurs pensées, entre légèreté, joie, mélancolie et gravité. Juliette Schwartz, a travaillé la superposition des couches, afin de créer des effets de profondeur et transparence. Ce travail par petites touches est à l'image du travail de mémoire, qui procède par strates successives, par allers-retours, laissant sa part à l'hésitation. Ces toiles célèbrent également un Paris rêvé, assurément le troisième personnage du film. Elles nous offrent un regard émerveillé sur ses paysages et ses intérieurs, peints à la manière de Dufy, Matisse, Vuillard... Elles nous rappellent également sa fragilité.

La transmission d'une mémoire

Lorsque Nina ouvre le livre contenant ses souvenirs de déportation, nous sommes face au seul objet réel mobilisé pour le tournage, car il s'agit d'un manuscrit écrit par la mère du cinéaste. Le film, tel un écrin enveloppant cette parole, la libère alors. Elle est prête à résonner en nous, à se faire entendre par l'entremise d'Alexandra Stewart. Les toiles peintes ont cédé place au fond noir, le visage et la voix de l'actrice seront le support de ce récit que l'on croit connaître, mais qu'il faut continuer à entendre, car on ne le connaîtra jamais assez. *La Duchesse de Varsovie* s'inscrit ainsi dans la lignée des films destinés par le cinéaste au devoir de transmission de cette mémoire, tels que *La Reine de Trinidad* dont les rushes du récit de la déportation ont permis la conception du plus récent *A-14535*, et dont *La Duchesse de Varsovie* s'inspire en grande partie.



Joseph Morder

Né en 1949 de parents d'origine juive polonaise mariés à Caracas, Joseph Morder a vécu la plus grande partie de son enfance à Guayaquil en Equateur où il a été nourri de cinéma hollywoodien, avant de s'installer en France. À travers une œuvre protéiforme marquée aussi bien par la Nouvelle Vague, le mélodrame, la comédie musicale, et une grande part d'autobiographie, il a abordé tous les types de récit et tous les genres de cinéma. La singularité de son regard sur la perte de la mémoire, de la judéité ou de l'enfance a été remarquée par de grands festivals tels que Berlin ou Locarno. Joseph Morder a signé de nombreux films, sous forme de courts et longs métrages, de documentaires ou de journaux intimes filmés, tournant en super 8 mm comme en 35 mm ou en vidéo.

POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org

acid

ASSOCIATION DU
**CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION**

14, Rue Alexandre Parodi
75010 Paris - France
Tél: + (33) 1 44 89 99 74

L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 250 salles indépendantes et dans les festivals en France et à l'étranger.

Parallèlement à la promotion des films auprès des programmeurs de salles, au tirage de copies supplémentaires et à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 350 débats, lectures de scénarios, concerts, dans des salles françaises, des festivals et des lieux partenaires à l'étranger offrent ainsi la possibilité aux spectateurs de rencontrer les cinéastes et les équipes des films soutenus. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis vingt ans au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur. Depuis sa création, plus de 500 films ont ainsi été promus et accompagnés par les cinéastes de l'ACID.

DONNER À VOIR LE CINÉMA AUTREMENT, TELLE EST UNE DES AMBITIONS DE L'ACTION CULTURELLE AUDACIEUSE QUE MÈNE LA CCAS DEPUIS PLUS DE 30 ANS - www.ccas.fr